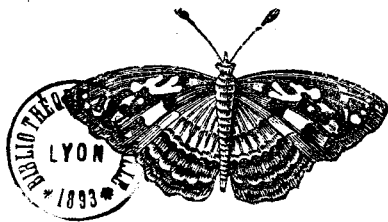


Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n^o 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n^o 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n^o 9; M^{me} Louise Maignaud, au Cabinet littéraire, quai de la Baleine

LE PAPIERON,

JOURNAL DES THEATRES.

CAUSES

DE LA DÉCADENCE DE LA LITTÉRATURE.

Pourquoi donc tant d'esprits observateurs, tant d'imaginations fécondes ne produisent-ils que des livres bizarres ou stériles? D'où vient cette glaciale indifférence des lecteurs pour tant de chaleureuses inspirations et de poétiques peintures, quand après quelques mois elles ont perdu le charme de la nouveauté? Pour moi, je pense que les jeunes gens prennent trop vite confiance en leurs forces, dès-lors le profit qu'ils peuvent tirer de leurs premiers essais leur est funeste. Pour eux c'est un grand malheur de savoir trop tôt qu'ils sont capable d'écrire. Sans doute la chaleur du style et la vivacité des images sont un précieux avantage dans toute production littéraire, mais elles ne doivent jamais servir qu'à faire valoir des pensées sages et utiles, elles perdent tous leurs charmes quand on les prostitue à couvrir d'un éclat mensonger des rêveries incohérentes et fantastiques: or, cette ardeur, cette sève primitive liée à l'enchantement de la vie qui commence, abonde chez les jeunes gens, mais ils possèdent rarement cette maturité de réflexion et cette science du cœur qui seule peut concevoir des leçons utiles, ou les copier dans les scènes de la vie; cette indispensable qualité ne peut guère appartenir qu'à l'homme fait; et celui à qui il sera donné d'acquérir un jugement solide, et la gravité dans le fond des choses les plus légères sans perdre le soufle vivifiant de la riante et de la

vigoureuse jeunesse, il sera poète de lui-même s'il berce son imagination; il deviendra savant illustre, écrivain profond, brillant orateur, suivant que son penchant ou peut-être le hasard lui aura fait embrasser l'étude des sciences, la morale ou la politique. Il faut donc pour qu'un homme réunisse les chances les plus favorables aux succès littéraires, qu'il ait assez vécu pour connaître déjà les hommes et pour se connaître lui-même sans toutefois avoir perdu les sensations vives et pénétrantes de la première jeunesse. Ces conditions sont difficiles à remplir, car si quelques essais brillants mais informes qui promettent des succès éclatants dans un avenir éloigné, et qui doivent frayer la route à un œuvre véritablement belle, sont considérés par un lecteur facile à émouvoir, comme le puissant essor d'un génie consommé, l'éloge alors, semblable aux serpents qu'Hercule étouffa dans son berceau, l'éloge homicide empoisonne le talent dès sa naissance. Beaucoup sont vaincus par cette épreuve, aussi avons-nous bien peu d'hommes de génie!

Et de bonne foi, si quelques journaux spirituels, un public blasé vous assuraient avec enthousiasme que vous serez la gloire de l'époque et que vous avez illustré la littérature française, si vous sentiez en vous cette originalité de sensations, cette confiance en vos facultés intellectuelles, persuasion intime de force qui caractérise aussi bien les esprits présomptueux que les génies véritables, sauriez-vous triompher de ces dangereuses prédictions? Pourtant, c'en

est fait du jeune écrivain qui se laisse convaincre de son mérite et de sa supériorité : il se confie pleinement au frêle édifice de son intelligence qui chancelle de toutes parts ; soit par une belle soif de gloire, soit par l'amour plus commun de l'argent, il produit, produit sans cesse, il néglige la lecture des maîtres qu'il croit surpasser, et l'observation d'une nature qu'il croit connaître à fond ; il avance à grands pas dans la carrière, mais bientôt il a dit tout ce qu'il savait de bon, il est faible, vide et sans cœur, car il s'est élevé trop vite, il s'est grandi prématurément. Il finit par se torturer prodigieusement pour enfanter des situations terribles qui offrent au moins l'attrait de la nouveauté, l'immoralité la plus incohérente, les plus affreuses et les plus cyniques peintures, il emploie tout ; cependant il s'efforce en vain, car le jour où sérieusement et froidement on lui demandera l'utile au fond de ses livres, où la débauche est riante et parée comme un jour de fête, où le sophisme se présente avec l'assurance qui convient à la vérité, où l'imagination remplace la raison qu'elle devait seulement faire valoir, le jour donc où l'on cherchera une pensée utile, vertueuse ou consolante au milieu de ces pensées qui brillent comme un feu de paille et dont l'éclat cache à peine le vide et la fausseté, il verra avec désespoir son nom s'inscrire en toutes lettres sur l'immense liste des médiocrités. Tel sera le sort de la plupart des jeunes littérateurs de nos jours, qui gagnent leur vie à mettre leur esprit sur du papier aussi bien qu'un manœuvre à remuer la terre ou à tourner une roue, et qui pour emporter leur vogue éphémère comptent presque autant sur l'originalité des annonces dont ils bariolent nos murs, sur les séductions de la vignette et les charmes de la typographie que sur le fonds de leurs ouvrages ; tel sera le sort de ceux qui se reposent sur un commencement de réputation bien méritée, et qui semblent en nous fatiguant de leurs œuvres à peine conçues, informes ou bizarres vouloir démentir tous les éloges qu'on leur avait justement prodigués.

A tous ceux-là je dirais : reposez-vous, le temps et l'expérience vous rendront vos facultés premières et vos premiers succès, écrivez moins et vous écrirez mieux. Que de belles pensées ! Que de pensées sublimes vous avez perdues dans des écrits que vous vous hâtiez de mettre au jour sans les avoir mûris, élaborés, perfectionnés ! Vous dissipez follement la jeunesse de votre esprit, comme un libertin qui épuise ses belles années et qui sacrifie son printemps et sa vie toute entière aux plaisirs effrenés de quelques jours. N'avez-vous pas honte d'avilir par le mensonge et de perdre par votre faute toutes les facultés que vous aviez reçues pour instruire les hommes et les rendre meilleurs, et pour augmenter la gloire de votre patrie ! Aux autres, je dirais : vous tous qui avez au fond du cœur l'espoir d'une conception vaste et féconde qui

dépasse vos forces actuelles, attendez : vous sentirez croître graduellement en vous vos facultés avec l'âge, et bientôt par la réflexion, par la lecture des ouvrages universellement admirés, par l'étude des hommes et de vous-mêmes, devenus capables de maîtriser et de dominer un sujet, vous gouvernerez puissamment votre esprit, puis vous direz si la gloire d'avoir bien fait et d'avoir su tirer parti de vous-même vous aura dédommagé de vos peines, de votre patience et de votre modération.

JULIEN JEANNEL.

LE PROPRIÉTAIRE DE PROVINCE.

Le propriétaire de province a une femme, un gilet de flanelle, un chien bien dressé, un fils mal élevé, un jonc et une tabatière. Il était abonné au *Constitutionnel*, alors que le *Constitutionnel* avait des abonnés ; depuis lors il ne lit plus de journaux. Il mène sa femme et sa fille aux bals du préfet, et pendant qu'on fait galopper l'une et l'autre il joue à l'écarté et perd régulièrement cinquante francs par soirée. A la campagne, il émonde ses arbres lui-même, les échenille, prend la bêche dans les mains de l'ouvrier, pour lui faire voir comment on travaille, il écrase les hannetons, il arrache les mauvaises herbes. Dans ses courses, il ramasse le long des chemins tout ce qui peut servir d'engrais à ses terres. Que son fils prenne les petits oiseaux tout rouges dans leur nid, et les jette à son chien de chasse, c'est fort bien fait : il est prouvé qu'un seul moineau mange un boisseau de blé par an. Mais que ce même fils cueille une fraise le long d'une allée, où bien un lilas dans la cour d'honneur, il est vertement tancé.

Le propriétaire va toujours au pas, quand il conduit son char-à-bancs, et il le conduit toujours. Ses chevaux sont si vifs ! les pauvres bêtes ne demandent qu'à courir, mais il tient bon. Aussi les dames répètent à tout le monde qu'il mène supérieurement.

Il fait faire des moulins, des rivières, des jardins, des fabriques, des granges et des clairières, pour dégager ses points de vue et ses billets à échéance. Il refuse la place de député, qu'on ne lui offre pas ; c'est un homme sans ambition, un campagnard, un Cincinnatus. Il triche avec les paysans ; il connaît leurs finesses, et n'en est pas dupe. Il arrête son cheval ou son tilbury pour leur parler dans les champs et sur la route : il les appelle par leur nom, et les laisse répondre chapeau bas. Cela fait plaisir. Il est roi.

Allez donc parler à cet homme-là d'une loi agraire !

La république et le saint-simonisme lui donnent des crispations de nerfs.

Il est pour l'ordre *actuel* quand même. Il ne voit dans le progrès qu'une chose, l'émeute, l'anarchie ; et dans tout l'univers qu'un homme, et cet homme, c'est lui.

LE CHATEAU DE ROBERT-LE-DIABLE.

Sur la rive gauche de la Seine, non loin de Moulineaux en Normandie, on aperçoit des ruines colossales, que l'on prétend être les restes du château de Robert-le-Diable. Des souvenirs vagues, des traditions populaires, une ballade, des récits de bergers, voilà toutes les chroniques de ces débris imposants. Toutefois, le bruit des déportemens de Robert-le-Diable retentit encore dans la contrée qu'il habita. Son nom même éveille toujours ce sentiment de craintes qui ne résultent ordinairement que d'impressions récentes.

Aux environs du château de Robert-le-Diable, tout le monde connaît ses exploits aventureux, ses amours désordonnées, ses violentes victoires et les infructueuses rigueurs de sa pénitence, qui ne put désarmer le Ciel. Les cris de ses victimes résonnent encore dans les souterrains et viennent l'épouvanter lui-même dans ses promenades nocturnes; car Robert est condamné pour longtemps à visiter les ruines de son château et les tombeaux de ses maîtresses.

Vers la fin de l'automne, au souffle des brises qui murmurent dans les feuilles desséchées; au cri des arbres muets qui se rompent, un loup paraît sur le coteau, dans un sentier qui n'est frayé que par lui. Il s'avance lentement, s'arrête, regarde l'antique forteresse et remplit l'air d'affreux hurlemens. Ce loup, c'est Robert qui se souvient de sa gloire et de ses conquêtes. Il se montre sans peur. Jamais pourtant les chasseurs ne l'ont surpris: malgré toutes leurs embûches, il doit subir sa longue pénitence. On le reconnaît à son poil blanchi par l'âge, à l'attention douloureuse avec laquelle il regarde ses anciens domaines, à sa voix plaintive, qui ressemble à une voix d'homme.

Nous tirons ces détails du voyage pittoresque et romantique dans l'ancienne France, par MM. Taylor et Charles Nodier.

« Quelquefois, ajoutent-ils, s'il faut en croire les plus anciens de la contrée, on a vu Robert, encore vêtu de la tunique flottante d'un ermite, comme le jour où il fut enseveli, parcourir les environs de son château, et visiter, les pieds nus, la tête échelée, ce petit coin de la plaine où devait être placé le cimetière. Quelquefois, un pâtre égaré dans le taillis voisin, à la recherche de ses troupeaux dispersés par un orage du soir a été frappé de l'aspect redoutable du fantôme, qui errait à la lueur des éclairs, au milieu de ces fossés. Il l'a entendu, dans les intervalles de la tempête, implorer la pitié de leurs muets habitans; et le lendemain, il s'est détourné de ce lieu avec horreur, parce que la terre nouvellement remuée, s'y est ouverte de toutes parts pour effrayer les yeux de l'assassin par d'épouvantables débris.

A LAMARTINE, DÉPUTÉ.

I.

Quand un homme, fessant un temple en sa pensée,
Tournant son ame au ciel, où sa foi s'est placée,
Lui demande des chants d'espérance et d'amour,
Et que sa poésie, aimée et chaste fille,
S'isole de la terre et sur nos têtes brille

Comme le pur éclat du jour,
Certes, j'aime ces chants, ces hymnes angéliques,
Ces inspirations solennelles, bibliques,
Qui nous transportent loin du bruit de nos cités,
Cette large harmonie où se meut le prophète,
Comme celle de l'orgue, alors qu'un peuple fête
Une de ses solennités!

Alors l'église est belle, et l'hymne trois fois sainte!
L'Ange de marbre blanc qui plane dans l'enceinte,
S'anime, et prend son vol pour la porter à Dieu,
Et nous, agenouillés et le front sur la pierre,
Nous écoutons, priant, la sublime prière

Du grand poète du saint lieu!

— Et vous étiez pour nous cette âme harmonieuse,
Cette hymne s'élevant, idéale et pieuse,
Le calice rempli de suave liqueur,
Et chacun de vos chants, dont la France s'honore,
Tombait de votre harpe inspirée et sonore

Pour nous rester au fond du cœur!

Vous nous éblouissiez de vos flots de lumière;
L'ange habitait en vous dans sa beauté première
Et vous illuminait de sa pure clarté,
Et l'on dit que la main de la Vierge Marie
Bien souvent dans le ciel où le poète prie,

Pendant les nuits vous a porté!

— C'était beau! c'était beau! Toute cette harmonie,
Ce langage inconnu, trouvé par ton génie,
Ces strophes qui volaient sur des ailes de feu,
Cette ame conversant avec l'esprit de Dieu!

— Les étoiles venaient t'auréoler la tête,
Et la lune baigner de son pâle flambeau
Ta sercine pensée où tout amour s'arrête.

O mon poète; c'était beau!

II.

— Et voici maintenant, qu'arrivant de Judée,
Terre de souvenirs et de gloire inondée,
Que Jésus sillonna de sa divinité,
Tu viens, loin des baisers de ta muse mystique,
T'armer, preux chevalier du tournoi politique

Où se heurte l'humanité;

Tu viens, laissant tes chants où ton ame soupire,
Le ciel mystérieux où l'espérance aspire,
Tu viens mêler ta voix à ces quatre cents voix
Qui bourdonnent là-bas comme un essaim d'insectes,
Et prônent fièrement leurs luttes et leurs sectes

Sous le patronnage des rois!

— C'est pitié de nous voir, ô chétifs que nous sommes!

— Et toi, mon Dieu, parmi ces orateurs, ces hommes
Et ces tribuns qui vont pérorer devant toi,
Parmi tous, que doit être, ô poète! ton rôle?
Où penses-tu porter ton nom et ta parole,

Ta religion et ta foi?

Pour qui l'amour, la haine, en ce combat immense
Qui s'éteint un moment, et puis qui recommence



Quand l'esclave en appel à l'insurrection?
 — Nations, royautes, se dévorent entre elles.
 — Qui réchaufferas-tu, poète, sous tes ailes?
 A qui la malédiction!

III.

Oh! si ta voix se fait entendre dans la foule
 Contre les peuples serfs que l'oppression foule,
 Et si tu sers les rois, non pas la liberté;
 Si ton cœur devient sourd à la douleur publique,
 Et n'entend pas le cri sublime, évangélique
 De la grande fraternité;

Si tu t'en viens gémir et pleurer sur la tombe
 Où le spectre sanglant de quelque roi qui tombe
 Se promène la nuit, frappé du doigt de feu,
 — Et si, plein d'amertume et de désespérance
 A des rois éternels tu fiançais la France —

Cette noble épouse de Dieu!

— Oh! certe il vaudrait mieux, vivant dans ton génie,
 Que tu fusses resté la lyrique harmonie,
 L'homme mélodieux, aux ailes d'or, priant
 A côté du Seigneur étoilé par ses anges,
 Le poète disant ses mystères étranges,

Ses belles hymnes d'Orient!

Il fallait les garder pures, ta robe blanche,
 La couronne de fleurs, qui sur ton front se penche,
 Comme autant de rayons du soleil qui te luit!
 Il fallait t'éloigner du bruit des voix humaines,
 Et défendre le seuil de tes sacrés domaines

De la poussière et de la nuit!

IV.

Frères, tâchons de mettre à fin l'œuvre des pères!
 Fesons taire ce bruit des langues de vipères
 Qui flétrissent nos ans de révolutions!

— Frères! sur ce grand corps que fait une piqure!
 Que peuvent des enfans sur la haute stature

De la sainte Convention!

Gloire, gloire au géant! — Les peuples se souviennent
 De l'avoir vu passer, — et ses soldats s'en viennent
 Parfois les secouer du sommeil par leurs cris;
 Le géant a laissé son empreinte clouée
 Au monde. — Gloire, gloire! il l'a continuée

L'œuvre magnifique du Christ!

V.

O Christ! ont-ils compris ton divin Evangile,
 Ceux qui pensent bâtir leur église d'argile
 Sur le terrain mouvant, creux de la royauté?
 N'ont-ils pas profané ton nom plus que Voltaire
 Ceux-là qui, t'adorant, n'osent dire à la terre:
 Egalité! fraternité!

Ils ont calomnié la parole chrétienne,
 Mis leur ame égoïste en place de la tienne,
 Et n'ont pas voulu voir ce qu'enferme d'amour
 Pour les hommes, ta foi sublime et dévouée,
 A l'exécration par des prêtres vouée

Qui mettaient leur nuit dans ton jour!

— Je veux aller, ô Christ! en saint pèlerinage
 Où retentit ton nom qui sur les siècles nage,
 Comme de l'avenir le glorieux flambeau!
 Je veux faire à Sion une longue prière,
 Baiser ta croix qui saigne, à genoux, sur la pierre
 De ton miraculeux tombeau!

Auguste MERMET.

LYON.

La crise industrielle est arrivée à son terme. Elle n'aura fait qu'ajouter plus de misère dans les classe laborieuses, et hâter la ruine du commerce de notre cité. Le calme a reparu sur la place publique. C'est au temps et à des meilleures lois, à réparer nos pertes et à faire un avenir à tous ceux qui souffrent du présent.

— Un nouvel accident a eu lieu, le 19 de ce mois, sur le chemin de fer aux environs de la commune de Vernaison. Un ouvrier étant tombé sur la route, la roue d'un wagon lui a fracassé la cuisse et le malheureux a été transporté à l'Hôtel-Dieu, dans un état qui ne laissait presque aucune espérance.

— On disait ces jours derniers, que le régiment de dragons, si maltraité aux événemens de novembre, était aux portes de Lyon, prêt à entrer au premier signal. Nous ne pouvons, en vérité, ajouter foi à cette nouvelle.

— On avait répandu le bruit que dans la soirée de lundi dernier, un militaire, porteur d'une ordonnance, avait été attaqué sur le chemin de la Butte par plusieurs ouvriers qui l'avaient désarmé et frappé avec son propre sabre. Nous sommes heureux de pouvoir affirmer que c'est encore là une de ces calomnies atroces dont le but n'est que trop manifeste.

— Avant hier, des enfans se battaient à coups de pierres dans le clos Casati: une compagnie de voltigeurs, clairons et officiers en tête, faisant patrouille dans ce quartier, a arrêté un de ces petits perturbateurs. Des ouvriers du voisinage ont pris fait et cause pour l'enfant. Une espèce d'attroupement s'est formé, manifestant des dispositions animées. Les soldats se sont mis sur la défensive et tout en se repliant, ils ont fait des prisonniers dont les agens de police qui accompagnaient la patrouille se sont saisis et auxquels ils ont mis les menottes. Cette dernière partie de la scène a excité une exaspération fort vive, mais qui heureusement n'a pas eu de suite.

— A mardi le bénéfice de Martin et le succès réservé au ballet de M. Léon!

Nous lisons dans le Réparateur du 17, l'article suivant:

Nous citons avec plaisir, comme extraite du Courrier de Lyon d'aujourd'hui, une lettre écrite par M. Drivon, maître-fabricant, qui rend compte d'une cure faite, sans opération chirurgicale, sur une aveugle affligée d'une amorse ou goutte-sereine, que les gens de l'art les plus savans, en général, regardent comme incurable, qui fut traitée sans succès par les oculistes les plus célèbres de cette ville depuis 1831. Ce bonheur était réservé à M. Williams, oculiste honoraire des rois, actuellement dans notre ville, où il paraît qu'il restera jusqu'à la fin de mars prochain. Nous ne doutons pas qu'il continuera, par ses moyens bienfaisans, à augmenter la longue liste des aveugles qui ont recouvré la vue depuis son arrivée.

A M. le rédacteur du Courrier de Lyon.

Monsieur.

Je ne puis différer plus long-temps d'exprimer ma reconnaissance et celle de Mlle Antoinette BEVALLET à M. Williams, oculiste honoraire de Sa Majesté, pour ses bienfaits.

Cette demoiselle, âgée de vingt-cinq ans, fut atteinte, en 1831, d'amorse sur un oeil, qui fut traité par un célèbre médecin-oculiste. Bientôt l'autre oeil manifesta les symptômes de la même maladie. Alors elle consulta et fut traitée consécutivement par cinq autres médecins-oculistes sans le moindre succès, malgré séton, etc., etc. Sa maladie fut considérée comme une amorse ou goutte-sereine qu'on regarde comme incurable. Je l'amenaï par le bras chez M. Williams, le 4 février. Après l'examen de ses yeux, M. l'oculiste me dit qu'il craignait que sa vue soit perdue sans ressource. Cependant quand je l'informai que la jeune personne était orpheline, et depuis la perte de sa vue subissait des bienfaits des autres, il la reçut au nombre de ses malades, et, à l'étonnement de tout le monde, après huit jours elle marche sans guide et voit assez clair pour enfiler une grosse aiguille.

Nous sommes extrêmement charmés d'apprendre que M. Williams promet à tous ses malades de rester à Lyon jusqu'à la fin de mars pour donner ses soins aux infortunés, parce qu'il peut traiter ses malades aisés et éloignés par correspondance.

Recevez, etc.

DRIVON cadet,

Fabricant, côte des Carmélites, n. 33.

Lyon, le 14 février 1834.